

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XVIII

Québec, 26 mai 1906

No 41

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 641. — Les Quarante-Heures de la semaine, 641. — Nominations ecclésiastiques, 642. — Règlement de la Société de Tempérance, 642. — Le Cardinal Perraud, évêque d'Autun, 643. — Les élections du 6 mai en France, 645. — Le clergé et la politique, 646. — Les bienfaits de l'instruction gratuite, 646. — La liberté religieuse en Russie, 648. — La confiance en Marie, 649. — Déformation de la langue française par le journal, 651. — La fin de l'idéal ou les raisons de désespérer, 655. — Bibliographie, 656.

Calendrier

27	Dim.	b	Dim. dans l'Oct. S. Bède le Vénéérable, confesseur et docteur. <i>Kyr.</i> des dbles. Vêp. a cap. du suivant, mém du préc., <i>O Doctor</i> , du dim. et de l'octave.
28	Lundi	b	S. Augustin de Canterbury, évêque et confesseur.
29	Mardi	b	Ste Marie Magdeleine de Pazzis (27).
30	Merc.	b	Notre-Dame Auxiliatrice, <i>dbl. maj.</i> (24).
31	Jeudi	b	Octave de l'Ascension.
1	Vend.	b	Notre-Dame de Grâces, <i>dbl. maj.</i>
2	Samd.	r	Jeune. Virile. Bénéd. des Fonts (vl.).

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

27 mai, Saint-Fabien. — 28, Saint-Désiré. — 29, Saint-David. — 30, Saint-Ephrem. — 1er juin, Saint-Patrice de Beau-rivage.

Nominations ecclésiastiques

— o —

Par décision de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, M. l'abbé T. Houle est transféré de la paroisse de Saint-Antoine de Pontbriand à la paroisse de Saint-Maurice de Thetford, récemment formée d'une partie de la paroisse de Saint-Alphonse.

M. l'abbé J.-P. Lamontagne est transféré de la cure de Saint-Camille, comté de Bellechasse, à celle de Saint-Antoine de Pontbriand, et M. l'abbé J. Gervais, du vicariat de Saint-Roch de Québec, à la cure de Saint-Camille.

Règlement de la Société de Tempérance

— o —

Celui qui veut entrer dans la Société de Tempérance de la Croix doit faire une promesse sincère de s'abstenir, partout et toujours, de toute boisson enivrante, excepté comme remède.

Il lui est défendu :

1. d'entrer dans les débits de boisson pour y boire ;
2. de signer ou d'appuyer une requête pour octroi de licence
3. de travailler à faire élire des conseillers favorables aux licences ;
4. de louer sa maison ou autre propriété pour servir aux débits de boissons ;
5. d'offrir des liqueurs alcooliques dans les visites, dans les soirées de famille ou d'amis, dans les noces, dans les excursions de chasse, de pêche ou autres, à l'occasion d'une transaction quelconque ;
6. d'offrir ou de recevoir des boissons enivrantes en temps d'élections politiques ou municipales.

FORMULE DE L'ENGAGEMENT A LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE

Avec l'aide de la grâce de Dieu et dans l'intention de procurer sa gloire, mon salut et celui du prochain, je promets sincèrement :

1. de ne jamais faire usage de boissons enivrantes, excepté comme remède ;
2. de ne jamais entrer dans les débits de boissons pour y boire ou de faire boire les autres ;

3. de ne jamais offrir de boissons alcooliques ;

4. de me conformer en tous points au règlement de la Société dans laquelle j'entre aujourd'hui.

5. Dans les mêmes vues, et avec l'aide de Dieu Tout-Puissant, je prends également la résolution d'engager ma famille et tous mes frères catholiques à ne jamais faire usage de ces boissons enivrantes.

Je prie la sainte Vierge, mon saint patron et mon bon Ange gardien de faire agréer ces résolutions au Dieu des miséricordes et de m'obtenir la grâce d'y être constamment fidèle.

J'accepte la croix de Jésus-Christ comme le symbole du sacrifice que je m'impose, ainsi qu'à ceux qui dépendent de moi.

Cet engagement est, de ma part, une résolution sincère, chrétienne et fondée sur l'espoir qu'elle sera grandement agréable à Dieu, utile à mon âme, ainsi qu'au bien spirituel de mon prochain.

Je m'engage encore à observer et à faire observer fidèlement dans ma famille, autant qu'il dépendra de moi, toutes les règles de la Société, telles qu'approuvées par l'autorité ecclésiastique

Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre, ayez pitié de moi.

Marie, refuge des pécheurs, priez pour moi.

Vive Jésus ! Vive sa croix !

**Le cardinal Perraud, évêque d'Autun,
décédé le 11 février**

Selon Mgr Gauthey, le trait principal qui caractérise la vie du cardinal Perraud se trouve dans une fidélité inébranlable à trois sortes de disciplines : discipline intellectuelle, discipline du cœur, discipline de la volonté.

Il tenait de son éducation normalienne des méthodes de recherche minutieuse et d'information sûre. Ayant eu, un jour, à prononcer le panégyrique de saint Bernard, il voulut lire, au préalable, toutes ses œuvres. Non qu'il dût les utiliser par le menu, mais c'était afin de se pénétrer, en quelque sorte, de l'esprit même du grand docteur. Les citations de seconde main ne lui suffisaient pas : il recourait aux sources. Il écrivait tous les jours et avec beaucoup de facilité. Mais cet académicien ne publia jamais la moindre ligne sans l'avoir soumise à l'examen

d'un ami impartial. Pas une seule remarque dont il n'ait tenu compte. Étonné du succès d'un de ses ouvrages, il disait à son vicaire général : « Savez-vous pourquoi ce livre a quelque succès ?... C'est à cause des nombreuses suppressions que vous m'avez imposées. Dieu bénit le sacrifice. »

Le cardinal Perraud exerçait sur son cœur, sur ses amitiés, une discipline telle qu'on a pu trouver sa réserve excessive. Lui-même s'accusait de cette froideur apparente qui, parfois, — il le prétendait, — l'avait desservi. La vérité est que ses sentiments étaient trop élevés pour qu'il aimât les conversations banales. Mais quand c'était une âme même qui s'ouvrait à lui, son cœur savait dicter la réponse; il avait des mots exquis pour traduire sa tendresse, et nombreuses sont les personnes qu'il a ainsi consolées, réconfortées ou dirigées. Comme, au surplus, il était fidèle à les suivre dans les divers chemins de la vie, on n'est plus étonné des lettres si nombreuses qu'il recevait et auxquelles il donnait une prompte réponse.

Enfin, chez lui, merveilleuse était la discipline de la volonté. Tout était prévu, jusqu'aux moindres détails de la vie pratique. Il se levait à quatre heures et demie du matin, en vertu de cet axiome pratique « qu'il fallait toujours se ménager de longues matinées ». Une longue méditation, aussitôt après. De l'Oratoire, Mgr Perraud avait conservé l'usage d'écrire chaque matin les réflexions qui avaient fait le fond de son oraison. Il se réservait, pour cela, une demi-heure dans la matinée.

On a raconté qu'il lisait la Bible en entier deux fois par an. Que de fois, en voiture, dans ses tournées pastorales, il lui arrivait de savourer quelques pages de cette Bible, à format commode, qui ne le quittait pas ! Il apportait à la récitation de son office une inflexible ponctualité. Il avançait toujours Matines et Laudes ; et Mgr Gauthey ne croit pas qu'il les ait jamais récitées après trois heures de l'après-midi. Même discipline pour le reste de la journée. Quand il acceptait par hasard une invitation à dîner, rien ne l'eût fait déroger à ses habitudes d'austérité. Et, le soir, c'était toujours de bonne heure, ordinairement à huit heures et demie, même en été, qu'il allait prendre son repos.

Telle nous apparaît, peinte par son ancien vicaire général, l'originale figure du cardinal Perraud. La leçon qu'on en peut

dégager est celle-ci : beaucoup de gens ont beaucoup de vertus ; que leur manque-t-il, parfois, pour que leur apostolat soit encore plus fécond ? Une méthode nette et forte qui discipline leur activité.

(Semaine religieuse de Paris.)

— o —
Les élections du 6 mai, en France

Un correspondant de France nous écrivait ce qui suit, à la date du 8 mai, c'est-à-dire deux jours après le premier tour du scrutin (Le second a eu lieu dimanche dernier) :

Me voici de retour chez moi depuis 3 ou 4 jours, après une absence de seize semaines.

Il y a beaucoup à faire à la maison pour tout ranger, remettre en ordre . . . Et cela peut être au profit des pillards : socialistes, anarchistes, apaches. Car nos élections, qui viennent d'avoir lieu, ont donné, contrairement à ce qu'on espérait, un résultat détestable. Loin que le parti honnête gagne quelques sièges, c'est au contraire la fripouille socialiste, la racaille anarchiste, tout le ramassis de ce qu'il y a de pis dans le pays, qui gagne onze sièges ! Est-ce à dire que toutes les voix recueillis par cette canaille soit canaille elles-mêmes ? Assurément non. Mais les uns sont endormis par les meneurs qui leur font, avec toute facilité, prendre les vessies pour des lanternes ; d'autres votent pour le *bloc* par bêtise ; mais surtout on fait sans cesse, du haut en bas de l'échelle politique et administrative, miroiter aux yeux des foules les utopies les plus invraisemblables : une masse énorme de gens simplistes s'imaginent que le triomphe du Socialisme établira une sorte de paradis sur la terre, dans lequel ils seront tous également heureux, tous également ne manquant de rien, etc. !

Il faut dire aussi que la campagne antireligieuse du gouvernement républicain qui — bien qu'avec moins d'intensité sauvage que pour les deux derniers ministères — a commencé dès que les républicains ont été maîtres du pouvoir, c'est-à-dire depuis 1876, a contribué pour une part énorme à pervertir les masses et à abaisser le sens moral.

. . . Ce qui me laisse au fond du cœur un peu d'espoir, c'est l'attitude ferme, décidée, énergique du pape Pie X. La schismatique loi dite « de séparation » n'étant pas acceptée, la

persécution religieuse va se déchaîner violente, implacable, sanglante même. Mais c'est précisément cette persécution qui réveillera les tièdes, relèvera les courages et ouvrira les yeux à une foule de braves gens dupés ou fascinés par les promesses insensées qu'on leur a faites.

Seulement, que de souffrances à endurer, que de scandales à subir, quelle lutte implacable !

Que Dieu nous soit en aide ! Mais depuis le temps qu'il semble dormir dans la barque de l'Eglise, il devrait bien se réveiller et réduire au néant tous ces francs-maçons, ces fauteurs d'anarchie qui traitent la France en pays conquis !... Mais grand Dieu ! qu'il tarde, qu'il tarde !

Sed tu, Domine, usque quo ?

X

Le clergé et la politique

« Ce n'est pas nous qui nous occupons de politique, disaient récemment les évêques d'Angleterre, dans une supplique au gouvernement anglais à propos d'une certaine loi scolaire, c'est la politique qui s'occupe de nous et nous trouble dans la possession de nos droits les plus légitimes. »

Les bienfaits de l'instruction gratuite

(Notes de voyage)

Si j'avais eu l'adresse de tous les éducateurs improvisés qui depuis quelques années gémissent sur l'ignorance du peuple canadien, sur le mauvais état de nos locaux scolaires, je leur aurais envoyé les journaux de Marseille, durant le mois de décembre dernier.

Ici, nous connaissons la grève des ouvriers des manufactures, des peintres et autres corps de métiers. En France on a mieux que ça, et le public se passionne en assistant aux grèves d'écoliers. Comme Marseille est en France et que cette ville se prépare depuis longtemps à être la première du pays, elle s'est payé une grève d'écolières. C'est tout à fait commencement de siècle.

Le plus intéressant pour les Jérémies qui voudraient tout réformer dans notre situation scolaire, c'est que les jeunes

filles jouant à la Fronde, tout comme la grande Mademoiselle, n'avaient pas tort du tout; et derrière elles se trouvaient tous leurs papas.

Quelle raison pouvait légitimer cette levée de boucliers ou d'évantaux, si le premier terme vous offusque? La raison la plus simple, mais très importante, une raison de santé. Le local était tellement malsain que, dans certaines classes, les élèves et même les maîtresses perdaient connaissance. La maison, très vieille sans doute, prenant jour à l'arrière sur une cour très étroite, véritable puits encaissé au milieu de constructions élevées, manquait absolument d'air. Les murs étaient rongés d'humidité, et pour agrémenter le tout, les conduites de gaz et autres conduits plus volumineux, mais pas plus inodores, venaient emposter le peu d'air respirable que se disputaient élèves et maîtresses.

Peut-être s'agissait-il d'une petite école de banlieue; école improvisée au dernier moment, pour recevoir les élèves des congréganistes chassées. Vous n'y êtes pas. Si jamais quelqu'un des journaux de Marseille vous tombait entre les mains, vous verriez qu'il s'agit ni plus ni moins d'une *Ecole supérieure* de jeunes filles, et que cette école est à deux pas de la préfecture, au centre même de la ville.

Les pères de famille s'émurent. Dans une première réunion on décida de s'adresser au maire. L'administration n'est pas éternelle, mais il faudrait l'être soi-même pour attendre qu'elle daigne s'éveiller. Les protestataires montèrent plus haut, et un beau dimanche ils osèrent pénétrer dans le salon du préfet qui ne voulut pas les entendre. Depuis ce temps, les jeunes filles et les maîtresses attendent que la ville de Marseille daigne acheter quelque couvent déjà volé aux religieuses qui avaient eu le tort de réussir trop bien, afin d'y transporter l'Ecole supérieure.

Vraiment ce n'est pas la peine, ici, de crier si fort et de nous déclarer des ignares et des arriérés. Pourquoi n'aurions-nous pas à nous perfectionner puisque les vieux pays sont eux-mêmes bien loin de la perfection, même au point de vue matériel; et cependant la plupart de nos écoles sont dans des conditions sanitaires bien autrement avantageuses, sans compter qu'il ne serait pas difficile de trouver en France des

locaux scolaires qui ne valent pas mieux que la dernière de nos écoles de campagne. J'en ai vu.

On dira sans doute que les réclamations portent surtout sur l'enseignement. Là encore il serait bon de ne pas s'emballer avant de vouloir copier ce qui se fait en France, laissons donc le temps d'expérimenter toutes les nouvelles méthodes. S'il est bon de profiter des succès constatés ailleurs, pourquoi ne pas tirer parti des échecs plus nombreux qu'on ne pense ? Mais il y en a qui ont besoin de réformer comme d'autres de démolir.

(Fleurs de la charité.)

La liberté religieuse en Russie

Un événement considérable vient de se passer en Russie. A travers les bruits de la guerre, au milieu des préoccupations intenses qui font naître les grèves, les émeutes et les attentats anarchistes de ce malheureux pays, l'événement dont nous parlons a passé presque inaperçu pour le gros public. Il n'en mérite pas moins l'attention de ceux qui pensent et s'intéressent aux destinées religieuses et sociales de la Russie. C'est l'édit par lequel le czar Nicolas II vient de promulguer la liberté religieuse dans ses Etats.

Désormais, un russe pourra se convertir de la religion officielle à la religion catholique sans perdre ses droits civiques et politiques, sans être inquiété dans ses biens, sa vie et sa personne. C'est un pas énorme franchi tout à coup et d'une manière imprévue par la vérité et la liberté. La Russie était jusqu'ici l'ennemie acharnée de l'Eglise catholique, qu'elle travaillait à tuer dans le cœur de ses enfants, qu'elle poursuivait par les mesures les plus iniques et souvent par les supplices les plus cruels, dans les prisons et dans les solitudes glacées de la Sibérie. Qui sait si cette longue iniquité séculaire, si ce grand crime impérial et national n'est pas la cause des revers et des humiliations dont ce vaste empire est aujourd'hui châtié ?

Mais la Russie répare. Elle devient tout à coup libérale et tolérante. Evidemment c'est un immense bienfait pour la religion catholique qui ne demande que la liberté pour s'implanter et s'épanouir, car elle a une force de vérité et de beauté

qui attire invinciblement les âmes quand elles ne sont pas empêchées par la violence de suivre leur attrait. Mystères profonds de la Providence ! C'est au moment où des sectaires s'efforcent de tuer la liberté religieuse en France que Dieu ouvre dans la nation alliée un nouveau débouché à l'apostolat et au zèle de son Eglise. Qui peut dire les conquêtes que fera la vérité catholique dans l'empire des Tsars au cours de ce vingtième siècle ? Les âmes troublées au milieu des envahissements du rationalisme et de l'athéisme, sentiront qu'elles ne peuvent plus se contenter du frêle esquif schismatique qui fait eau de toutes parts : elles verront s'avancer vers elles majestueusement le grand vaisseau de l'Eglise catholique. On peut prévoir qu'un grand nombre lui feront le signe de détresse et lui demanderont de les cueillir à son bord.

Une lettre de Varsovie nous informe que dans les gouvernements de Siedlecs et de Lubin, vingt-six mille personnes, profitant de l'ukase, ont abjuré le schisme russe pour passer à l'Eglise catholique. Dans un village de 680 habitants, 678 sont retournés à la religion de leurs pères. — Mgr Szembert, archevêque catholique de Mohilew, en parcourant le gouvernement de Minsk, qui lui était auparavant interdit, a reçu la profession de foi de quarante mille Uniates que l'autocratie russe retenait officiellement dans le schisme.

La confiance en Marie

Dans l'Ecosse, vaste pays situé au nord de l'Angleterre, un évêque, visitant son diocèse, s'égara dans une forêt ; la nuit arriva, il alla frapper à la porte d'une humble chaumière. Il y trouva une femme et plusieurs enfants. On le reçut poliment, et un souper simple mais copieux et propre lui fut servi.

Cependant les cœurs ne s'étaient pas encore ouverts ; enfin, l'évêque dit à cette pieuse femme :

« Vous êtes tous bien bons, mais vous me paraissez bien tristes.

— Hélas ! oui, répondit aussitôt la mère, qui semblait attendre cette question pour se décharger, oui, nous sommes tristes. Ici, à côté de nous, couché sur un pauvre lit, notre vieux père va

mourir ; et ce qui nous afflige le plus, c'est qu'il prétend vivre encore et refuse obstinément de se préparer à la mort.

— Pourrais-je le voir ? dit l'évêque ému et surpris.

— Volontiers, répondit la femme, avec cette confiance qui est le propre des âmes affligées ; et, de suite, elle introduisit son hôte dans la petite chambre du malade. »

Effectivement, le vieillard que l'évêque y trouva était réduit à l'extrémité ; la mort ne semblait plus avoir qu'un pas à faire pour l'atteindre, et le malade ne voulait pas mourir.

A la première allusion que fit l'évêque à ce sujet, il semblait retrouver toute sa vigueur et répondit avec force :

« Non, je ne mourrai pas.

— Mais, mon ami, songez-y donc, nous devons tous mourir, et votre maladie jointe à votre âge . . .

— Je vous le dis que je ne mourrai pas ; c'est impossible ! »

Et à toutes les réflexions qu'on lui opposa pour le persuader, ce fut son invariable réponse :

« Je ne mourrai pas !

— Mais, lui dit enfin l'évêque, me direz-vous pour quelle raison, n'ayant plus qu'un souffle de vie, vous prétendez ne pas mourir ? »

A cette question, le moribond sembla frappé ; et jetant sur son interlocuteur un regard plein de vie, il lui dit d'un ton profondément ému :

« Monsieur, êtes-vous catholique ?

— Oui, je le suis, répond l'évêque.

— En ce cas, dit le malade, je vous dirai pourquoi je ne mourrai pas. »

Et ramassant toutes ses forces, il se leva sur son séant et lui dit d'une voix mourante, mais encore forte :

« Je suis catholique aussi, monsieur. Depuis ma première communion jusqu'aujourd'hui, je n'ai pas manqué de demander chaque jour à la sainte Vierge la grâce de ne pas mourir sans avoir un prêtre à mon lit de mort, et vous croyez que ma Mère pourrait ne pas m'exaucer ? C'est impossible, c'est impossible ; je ne mourrai pas.

— Mon enfant, s'écria alors l'évêque, touché jusqu'au fond de l'âme, mon enfant vous êtes exaucé ! Celui qui vous parle c'est plus qu'un prêtre : c'est votre évêque. La sainte Vierge

elle-même vous l'a amené à travers les forêts pour recueillir votre dernier soupir. »

Et ouvrant son manteau, il fit briller aux yeux du vieillard sa croix pastorale. A cette vue, le malade transporté de joie s'écria :

« O Marie ! ô ma bonne Mère, je vous remercie. »

Puis, se tournant vers l'évêque :

Confessez-moi, dit-il, maintenant, je crois que je vais mourir. »

Quelques instants après s'être purifié une dernière fois, il mourait en prédestiné.

Cet homme croyait à la parole de saint Bernard, qui déclare qu'on n'a jamais invoqué la sainte Vierge sans être exaucé.

Déformation de la langue française par le journal

(Suite et fin.)

Passons maintenant aux journalistes sans prétention qui ne veulent, comme dit La Bruyère, que se faire entendre. Ceux-là, si leur langue n'est pas toujours pure, ni seulement correcte, méritent toute notre indulgence. Ils brouillonnent une « copie » hâtive, qu'on leur arrache parfois des mains ; ils n'ont pas le temps de se relire. Qui donc, à leur place, répondrait de soi ? Et puis, le plus puriste trouve toujours un plus puriste pour regratter son style. Soyons, mes frères, charitables aux pécheurs, et ne soyons pas trop sévères aux péchés.

Au reste, ce qui doit nous bien disposer pour les journalistes, c'est la pédanterie des barbacoles. En citerai-je un ou deux exemples ? Ils interdisaient encore vers 1830 des locutions telles que *morceaux historiques*, *rue passante*, *faire des dents*, *prendre froid*. Ils ne voulaient pas qu'on dit *baignant dans son sang*, sous prétexte que le participe présent exprime une action, un mouvement, et que l'homme qui baigne dans son sang est le plus souvent immobile ; ni : *il y avait là sept à huit personnes*, sous prétexte que cela signifie *sept personnes plus une fraction*. Laissons-leur alléguer la logique ; ce n'est pas par la logique que se règle la langue, c'est par l'usage. Mais, quant à l'usage même, il varie sans cesse ; et, lorsque nous relevons

les fautes des journalistes, nous devons savoir que beaucoup de ces fautes passeront dans la langue, y feront même très bonne figure. Voltaire blâmait chez Corneille des expressions qui avaient été excellentes : prenons garde à ne pas flétrir chez nos journalistes celles qui le deviendront peut-être demain. Exaspéré par le verbe *baser*, Royer-Collard dit un jour en pleine Académie : « S'il entre, je sors. » Et *baser* attendit patiemment. Tout immortel que Royer-Collard fût, le moment n'en vint pas moins où il lui fallut « sortir » : et alors, *baser* entra.

Parmi les fautes que font les journalistes, un grand nombre sont, d'ailleurs, vénielles. On ne leur demande pas, je pense de distinguer entre *atteindre à son but*, qui marque un effort, et *atteindre son but*, employé dans un sens général ; entre *elle a l'air sérieux*, qui s'applique seulement à l'air, et *elle a l'air sérieuse*, qui s'applique à la personne ; entre *de suite*, qui veut dire *successivement*, et *tout de suite*, qui veut dire *immédiatement* ; entre *imposer à*, qui veut dire *commander le respect*, et *en imposer à*, qui veut dire *tromper* ; entre *de nouveau*, qui veut dire *pour la seconde fois*, *en ajoutant une seconde tentative à la première*, et *à nouveau*, qui veut dire *pour la seconde fois, en remplaçant la première tentative par une tentative tout autre*, etc., etc. Au surplus, nos meilleurs écrivains n'observent pas toujours ces différences, parfois trop subtiles ; et l'on serait mal venu d'y insister.

Notons pourtant maintes dictions qui, même si l'usage les a presque autorisées, n'en sont pas moins incorrectes.

Le présent du subjonctif au lieu de l'imparfait. Et, sans doute, on le trouve ailleurs que dans les journaux. Schérer lui-même rappelle cette phrase de Renan : « Je voudrais que les nations civilisées lui assurent une pension alimentaire », et cette autre, de Sainte-Beuve, laquelle est moins défendable : « Vous avez désiré que nous ne quittions pas », etc. Mais ni Sainte-Beuve ni Renan n'eussent écrit : « Le hasard voulut que ce soit Borillon qui gagna la partie » (*Matin*, 24 janvier), ou bien : « Il s'échappa avant qu'on ait pu le mener aux locaux disciplinaires » (*Temps*, 25 janvier). — L'indicatif au lieu du subjonctif après les verbes *croire*, *penser*, etc., employés avec une négation. « L'on ne pense pas que les libéraux feront op-

position à la candidature de M. Balfour » (*Temps*, 27 janvier). — *Celui* suivi d'un adjectif ou d'un participe. « La Chambre mit fin à l'incident en votant un ordre du jour identique à celui présenté par les gauches » (*Matin*, 24 janvier). — La suppression de *ne* après *moins que*, *plus que*, etc., « Cent fois plus d'argent qu'il en aura pu » (*Petit Parisien*, 25 janvier). — Des néologismes abrégatifs, tels que *concurrer*, *solutionner*. — Des pléonasmes comme *avec juste raison*, *panaée universelle*, *montrer ostensiblement* (*Humanité*, 23 janvier). — Des constructions de verbes comme *causer à* (horrible!) — Des adjectifs employés en fonction de participes, comme *usité par*, *stupéfait par*. — Des images fausses, comme *remplir un but*, *sous ce rapport* « une source ayant des attaches avec le Vatican » (*Matin*, 30 janvier). — Des verbes neutres employés au participe passé dans un sens passif. « Il faut dire qu'elle (la fête) fut réussie » (*Matin*, 23 janvier), et à la fin du même article : « En somme, fête réussie ». — Toutes ces expressions sont aujourd'hui si fréquentes qu'on se fait, en les notant, qualifier de cuistre (ça m'est égal) par ceux qui les commettent.

D'autres nous frappent davantage, pour la raison que nous les rencontrons moins souvent. On voudrait espérer qu'il peut être encore utile d'en signaler l'incorrection.

« Pas moins révolutionnaires sont les décisions prises » (*Humanité*, 23 janvier). — « Un train en partance » (*Matin*, 23 janvier). — « Cette journée, que l'on pouvait craindre redoutable » (*Ibid.*, *id.*). « Les fouilles ont mis à jour une quantité, considérable de crânes » (*Journal*, 23 janvier). — « Ces funèbres débris avaient été mis à jour » (*Temps*, 2^½ janvier). — « L'hostilité préconçue du mouvement de la science et du progrès » (*Matin*, 23 janvier), ce qui veut dire : l'hostilité... contre le mouvement. — « Je crains fort que, du train où vont les choses, la conférence dure assez longtemps pour ennuyer tout le monde » (*Journal*, 23 janvier). — « Je lui remis cette lettre ; elle me souscrit (lisez : *souscrivit*) pour 3900 fr. de billets » (*Ibid.*, *id.*) Ce sont là des solécismes et des barbarismes. Voici maintenant du charabia. Et lequel vaut mieux, Seigneur ? (1)

(1) Quand le barbarisme ou le solécisme sont passés dans la langue, personne ne

« Apporter à la situation un nouveau facteur » (*Matin*, 23 janvier). — « Ce calme a dérouté les probabilités » (*Ibid.*, *id.*) — « Il n'y a aucun obstacle réel à ce règlement, à condition, toutefois, qu'on n'en crée pas d'artificiels » (*Temps*, 28 janvier). — « Les partis libéral et démocratique allemands s'étant opposés... à se prêter à cette manœuvre » (*Humanité*, 23 janvier). — « M. B. procéda sur le champ à l'interrogatoire des inculpés et s'attacha à démasquer l'identité de l'un d'eux » (*Matin*, 25 janvier). — « Neuf jours après, la sœur de la petite morte est laissée un quart d'heure dans les bras de sa tante. Quand on rentra dans la chambre, elle était morte. Comme l'autre, la figure était violacée, le cou marqué de taches rouges » (*Intransigeant*, 28 janvier). « Le seizième article du projet... est appelé à être l'objet d'une longue discussion et, sans doute, d'une division en deux de l'article » (*Journal*, 23 janvier).

De telles expressions ne passent pas seulement dans la langue des plus honnêtes gens, que le journal finit par y habituer, mais, ce qui est plus grave, dans la langue « littéraire » ; et, à vrai dire, beaucoup de nos « hommes de lettres » n'écrivent pas mieux que les journalistes. La langue du journal, c'est celle de la conversation ; or, plus nous allons, plus, dans notre démocratie, la langue littéraire se rapproche de la langue parlée. Le Symbolisme s'était créé son jargon spécial, qui n'avait sur le charabia journalistique d'autre avantage que d'être plus laborieux et plus subtil. Quant au Réalisme, lequel est toujours bien vivant, il a pour principe d'employer la langue du milieu. Les romanciers de cette école en usent dans le récit aussi bien que dans le dialogue ; et pour les auteurs de théâtre, qui n'écrivent point en leur nom propre, qui font parler des personnages, le pire défaut, c'est d'« écrire comme un livre ». Aussi la langue dramatique doit-elle forcément devenir soit de plus en plus factice, soit de moins en moins correcte. Et le temps n'est peut-être pas loin où les bons bourgeois que notre théâtre mettra sur la scène diront : « Faudrait qu'on se dépêcherait » et « Pourquoi donc que tu sors ? » : car *il faudrait qu'on se dépêchât et pourquoi donc sors-tu ?* auront un air quasi livresque.

s'avis de prétendre qu'ils en altèrent la pureté. Nous écrivons : *Je m'en souviens et une vaurienne ; je m'en rappelle*, qui, du reste, se dit beaucoup, et une *propre-à-rienne*, qui se dira peut-être un jour, ne valent ni plus ni moins.

On a fondé récemment une école de journalistes. Et rien de mieux, sans doute, que d'y enseigner l'histoire, la géographie, l'économie politique, etc. Mais un cours de grammaire aurait bien son utilité. Notre langue finira par se vicier complètement si les journaux, qui en sont le principal véhicule, ne la traitent pas avec plus d'égards. Elle ne fut jadis « universelle » qu'en raison de sa précision et de sa pureté. Et l'on travaille beaucoup, de notre temps, à la répandre. Par exemple, c'est pour en rendre l'étude moins difficile aux étrangers que de savantes commissions simplifient l'orthographe et la syntaxe. Fort bien ! je voudrais seulement qu'on se préoccupât aussi de lui conserver ses qualités héréditaires. Les étrangers, ne la connaissant guère que par le journal, devons-le, s'en faire une piètre idée. Je ne sais plus qui distinguait récemment deux classes de journalistes : les journalistes d'affaires et les journalistes de chiens crevés. Ne parlons pas des premiers, qui écrivent peu ; quant aux autres, ce serait un grand bienfait pour la langue française s'ils pouvaient rédiger correctement la crevaision d'un chien. GEORGES PELLISSIER.

La fin de l'idéal ou les raisons de désespérer

Un éminent catholique lyonnais, professeur à la Faculté de droit, M. Hostache, faisait, il y a quelques jours, — dit la *Semaine religieuse* de Paris — une conférence dont le thème ne paraîtra manquer ni de piquant ni d'actualité. Pour pessimiste que soit son opinion, on ne saurait contester qu'elle ait au moins toutes les apparences du vrai.

Le conférencier lyonnais exprime, en fait, la crainte que nous ne nous fassions des illusions en France sur notre vitalité religieuse. « L'idéal chrétien, dit-il, s'en va en France et, avec lui, disparaissent l'idéal de l'art, l'idéal de la science, l'idéal de la patrie, l'idéal des vertus de l'Évangile ! Il semble que nos contemporains aient pris pour un idéal nouveau les victoires du sport, la fortune des milliardaires, le veau d'or... »

A quelles causes attribuer une telle déchéance ? D'abord à l'enseignement officiel qui, en vertu de programmes soi-disant utilitaires, sacrifie les lettres, le grec et le latin, aux sciences, aux langues vivantes, sous prétexte de favoriser le commerce et l'industrie. Ensuite à la manière dont l'enseignement se donne, sans religion, sans Dieu, sans vues élevées ; à l'attirance désastreuse de certaines associations que l'État encourage, sociétés de gymnastique, de tir, de musique, de beaux-arts, où

domine l'influence des loges et de la libre-pensée; enfin, à l'influence néfaste de certains livres soi-disant neutres qui, sous prétexte de vulgariser la science, de la mettre à portée de tous, donnent des solutions trop simplistes des mystères de la nature et excluent l'idée même d'un Créateur. Les romanciers, les artistes, les poètes, ont aussi leur part de responsabilité dans cette déformation de l'idéal.

Les chrétiens eux-mêmes n'auraient-ils point à se frapper la poitrine? Leur faute a été de ne pas réagir contre ces tendances néfastes pour l'idéal. La famille, même chrétienne, ne s'est pas élevée au-dessus des vues terrestres. Elle n'a songé qu'à nourrir et vêtir les enfants. L'école libre lui a semblé une concurrence utile, mais non pas nécessaire; le collège chrétien, l'université catholique, des institutions très honorables, mais dont on se passe, pour ménager les intérêts de l'avenir. « Ainsi s'est formée, dit en substance M. Hostache, une génération d'hommes, pratiques avant tout et qui, soldats, fonctionnaires, électeurs, ouvriers, chrétiens, regardent le dévouement comme une duperie et ne savent pas se sacrifier pour une conviction même religieuse ».

D'aucuns trouveront peut-être le tableau poussé au noir. Qui oserait, du moins, en nier la *relative* exactitude? Certes! il faut sauver l'idéal chrétien si nous voulons éliminer l'une des raisons, les plus malheureusement justifiées, de désespérer de l'avenir, de notre avenir.

—•••••—
Bibliographie
—o—

— EXTENSION, *an advocate of the missionary spirit. Easter number, 1906.* Clergy édition. (Bulletin in-4° publié quatre fois l'an à Lapeer, Michigan, E.-U. Prix de l'abonnement : 50 sous par année.)

Cette nouvelle revue est l'organe de la *Catholic Church Extension Society of the U. S. of America.*

Cette société, de fondation récente, est une sorte de Propagation de la Foi qui travaille à l'intérieur des Etats-Unis, et pourvoit à la construction de petites chapelles, au soutien des desservants, et à la création d'écoles catholiques dans les localités pauvres. Elle a pour président son fondateur même, M. l'abbé F.-C. Kelley, curé de Lapeer, Mich., un prêtre de brillants talents et de grand zèle. M. Kelley, que nous avons bien connu durant ses années de professorat au Séminaire de Chicoutimi, est originaire du Nouveau-Brunswick. Nous souhaitons le succès le plus complet à l'œuvre magnifique qu'il a fondée, et dont nous venons de lire une enthousiaste appréciation écrite par Mgr Riordan, archevêque de San Francisco.